

HABKA

par Kamilya Jubran (oud & voix) et Sarah Murcia (contrebasse)

Azzeine - Ô Beauté

—
Ô toi,
Ton amour, ô beauté,
Mon cœur a débordé
Deviens, deux cœurs
Un cœur pour vivre
Un cœur pour t'aimer
Ô nuit, ô nuit
Rappelle-moi ta voix
Ô beauté
Je ne crains que l'oubli
Laisse-moi rêver de toi
Caresser ces mains
Et mettre mon âme à l'épreuve
Qu'elle devienne deux âmes

Ô nuit
Ô toi

(Hassan Najmi)

Siwa - Sauf

—
Qui prendra l'intonation de ma voix après la plainte ?
Qui essuiera la sueur sur le bord de mes rêves
la douleur versée de la jarre des illusions
qui ont tracé des années de larmes jaillissées de ma fortune ?
Qui prendra de ma langue ma qualité, piégée dans une tombe
que le vent a sculpté avec mon silence ?
Qui prendra de moi la sagesse d'images
tressées dans l'imaginaire arabe sous la tente de mon dégoût ?
Qui prendra ma langue qui transportera ma poésie
pétrée dans une lutte qui a achevé ma lèvre ?
Qui entendra des gémissements
depuis des siècles enterrés dans le sable ?
À force de mourir, j'ai dissimulé le cœur derrière ses volets
avec une poitrine ouverte au soleil
avec une terre où le vent n'entre pas
avec une terre qui demeure dans le néant.

À force de me taire, j'ai dissimulé ma langue
dans un rêve barricadé
gardé pour mon peuple derrière la mer
par les esprits.
Ils viendront un été si le rêve le veut et si je le veux
Ils viendront un automne chargés de lettres tracées dans ma douleur.
Qui volera mes prières en hiver ?
je n'en ai plus besoin.
Moi seul sais ce que je cache dans l'épaisseur du froid
Je distribue mes prières aux gens.
À partir de ce jour, je n'accepterai plus de mots,
je n'accepterai plus de discussion sur le secret de mon sommeil.
Mon sommeil s'est étendu
ainsi que ma mort auprès des vivants.
Si nous deux le voulons, je viendrai un jour.
Si je veux découvrir le rêve et s'il le veut je viendrai un jour.
Si le rêve le veut et si je le veux, nous rêverons ensemble.
Si nous deux voulons le rêve.
Je n'accepterai après ce jour
que ce que je fus et ce qu'il fut.

(Salman Masalha)

Kam - Ô combien

—
Ô combien nous avons marché, tout légers et pressés.
Ô comme nous avons lentement marché. Et nous n'avons pas atteint notre
dessein.
Ô combien la peur a guidé nos pas. Nous avons soif et ne trouvant aucun puit.
Nous avons faim n'avons plus de nourriture.
Ô combien nous jetons le sable aux quatre vents afin de mettre en confiance
ceux qui n'en avaient point et ils n'ont point de confiance. Combien nous
avons exploré les vallées, les dunes et n'avons rien aperçu.
Ô combien nous avons espéré, désespérés.
Ô combien.

Ô combien nous nous sommes réveillés avec les premières lueurs trouvant bon
la douceur de la couchette.
Ô combien sur l'épaule nous avons porté nos fusils qui n'étaient pas chargés.
Ô combien nous avons tiré sans toucher aucun oiseau, aucune proie.
Ô combien nous avons rempli nos gourdes et l'eau s'en écoulait le long du
chemin.
Ô combien nous avons partagé la fraternité avec nos frères sans piper mot.
Ô combien de silence et de vide nous entouraient et éparillaient nos idées.

Rien dans la paume. Rien. Je remue légèrement ma main et me lève pour suer.
Ma station est ici, ma destination est ailleurs.

Ô vagues dansantes, notre vertige est léger. On a perdu nos certitudes. Aucune intention n'est confiante en cette clarté. On rit sans croire à nos éclats de joie. On pleure sans en connaître les raisons. On ne supporte plus les tambours de la parole. On ne supporte plus les tambours de la guerre. Vidons le corps de ses heurts. Menons cette nuit sur le sentier du silence.

(Hassan Najmi)

Nouriya - Gitane

—
Ils ont dressé les barrières entre nous, ô mon figuier !
Seul l'oiseau qui s'envole a gardé nos serments
Arrivant de chez elle, traversant les frontières
Au battement de ses ailes, je devine son chagrin.

Ils ont dressé les frontières entre nous, ô ma mère !
S'il jamais tu oublies mon nom : je suis Mahmoud.
Je ne sais pas me plaindre, les soldats me font face
chacun avec son fusil, fier comme un sultan.

Ils ont allumé du feu entre nous, ô mon grand-père !
Le feu qui me brûle n'a pas besoin d'être nourri par les vindictes
Mais on devient revêche quand on est un exilé
Toujours désorienté, j'ignore où ses pas ont guidé mon aimée.

« Laya wa laya*, ô ma petite gitane !
Un brin de basilic dans ta poitrine
pousse la chanson dans la mienne
Si les jaloux t'enlèvent à tes parents
Et t'abandonnent derrière les hauts murs,
Ne sois pas triste pour moi. »

(Salman Masalha)

Miftah Al Ghorfa - La clé de la chambre

Il vit là qu'il était depuis des années sur cette même chaise de ce même café, qu'il y avait dans son nez un morceau d'étrangeté, dans sa main une poignée de rêve et sur ses yeux une goutte qui tombe d'un lieu vaste, sur ses lèvres puis sur son menton et enfin sur ses vêtements.
Il vit en cela une remise en ordre des alphabets et des choses.

Il n'a pas voulu se lever de sa chaise, se lever est parfois une lourde charge. Il n'a rien voulu bouger. Un amas accroupi sur lui-même.
S'asseoir est un acte de peur inconnu d'identité, de résidence, d'ascendance et d'époque.
Ça l'a beaucoup chagriné de vieillir, ça l'a encore plus chagriné de vieillir tout seul, un autre parmi les autres.
Pourquoi ne vieillis-tu pas comme tu dois vieillir ? Pourquoi ton vieillissement ne serait-il pas juste à toi sans contamination des écrans, des histoires et des guerres ?
Qu'est donc ce monde où se ressemblent les êtres et les choses ? Puis il a murmuré que c'était l'enfer, puis il s'est rendu compte que c'était le lieu où il n'y avait plus rien qui lui ressemble.

(Paul Chaoul)

Suite nomade 4

Hier j'ai dormi agité, si peu à qui j'aurais conté mes douleurs.
Comme plaisante est la gorgée du verre entre mes mains,
le son de la panse quand l'oued se courbe,
la braise sous l'agneau qu'on enfonce dans la broche,
la réunion des amis à l'ombre d'une tonnelle, allongés
près de jeunes filles aux yeux foncés, aux dents délicates,
celles dont les tatouages sont des pâturages de printemps.
Mais aujourd'hui je suis embourbé dans les filets du destin
ingurgitant par lampées un poison pur ;
les autres sont habillés et nous sommes nus
notre maison est devenue le terrain des rongeurs.
Avec le menton blanchi, je suis devenu une calamité
auprès des châles noirs, je suis en quarantaine
et loin de moi comme un loup dans le camp
je me charge autant que Jidéa aurait pu
je marche sur mes jambes et mes os sont en morceaux
tâtonnant et trébuchant parmi les débris et les pierres.

Suite nomade 2

Ô Cavalier enfourchant ta rapide monture, Qui sitôt aiguillonnée bondit sans attendre,
Ô Cavalier, si tu veux presser l'allure,
Ne laisse pas la bride se distendre.
La nuit dernière, une douleur m'a transpercé le coeur,
Les anciens n'ont pas deviné le pourquoi de mon malheur.
J'ai soupiré en les voyant avec leurs barbes aguerries,
Faire leurs affaires au marché comme des ahuris.

Vendez votre terre, leur a-t-on dit,
Ne ratez pas l'occasion de votre vie,
Dépensez l'argent, achetez des habits,
Et festoyez pour quelques nuits.
Honte à vous car celui qui ainsi vend,
Coupe le cordon entre Egypte et Levant,
Et après avoir joui d'un pays de cocagne,,
Vous voilà écrasés entre mer et montagne.

(De la poésie bédouine)

Wahdi - Seul

Cette nuit je lèverai la paume de ma main
Comme signe d'une autre vie
Je grimperai sur le rocher de cet exil
Du feu de mon histoire je saisirai la braise
Et la lancerai dans l'obscurité de mes jours
Puis je marcherai seul dans la rue
Pour m'atteindre.

(Fadhil Al Azzawi)